



**HAL**  
open science

# La vision de l'Africain dans les débats sur l'abolitionnisme à Cuba (fin du XVIIIe - milieu du XIXe siècle)

Jean-Pierre Tardieu

## ► To cite this version:

Jean-Pierre Tardieu. La vision de l'Africain dans les débats sur l'abolitionnisme à Cuba (fin du XVIIIe - milieu du XIXe siècle). Edmond Maestri. Esclavage et abolitions dans l'océan Indien (1723-1860), L'Harmattan, pp.429-438, 2002, 978-2-7475-3017-0. hal-04088875

**HAL Id: hal-04088875**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-04088875>**

Submitted on 4 May 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La vision de l'Africain dans les débats sur l'abolitionnisme à Cuba (fin du XVIII<sup>e</sup> — milieu du XIX<sup>e</sup> siècle)

Jean-Pierre TARDIEU  
Professeur d'espagnol, Université de La Réunion

À Cuba les traités anglo-espagnols de 1817 et de 1835 sur l'abolition de la traite déchaînèrent les protestations des propriétaires de plantations qui avaient le plus grand besoin d'un apport constant de main-d'œuvre servile afin de maintenir une prospérité favorisée dans un premier temps par le boom sucrier et la révolution d'Haïti. La Métropole, face à leur chantage d'union avec les États-Unis, ne fit pas grand-chose pour mettre un terme à la contrebande. Cependant, des voix dénonçaient les conséquences néfastes de l'esclavage pour l'économie insulaire. Ces protestations se heurtaient aux puissants intérêts des négriers, piliers des groupes de pouvoir, dont les représentants outre-Atlantique cherchaient par tous les moyens à mettre en valeur les aspects positifs de l'esclavage.

### LE RÉFORMISME À CUBA

Le « plus grand idéologue de la plantocratie » cubaine<sup>1</sup>, Francisco de Arango, changea d'attitude face au problème de l'esclavage. En 1789, il pensait qu'il n'y aurait aucun obstacle à intensifier la traite des Africains, « ces êtres inhumains qui outragent l'humanité » et se laissent guider par la convoitise et la cupidité<sup>2</sup>. Nombreux étaient les avantages qu'ils gagnaient en perdant leur liberté, au point que, celle-ci recouvrée, ils préféreraient rester à Cuba. Conscient du caractère inéluctable des changements politiques imposés par l'Angleterre et de l'intérêt des nouveaux apports techniques, Arango se montra en 1832 partisan de l'extinction de l'esclavage après une période de transition et de

<sup>1</sup> Manuel Moreno Fraginal, *Cuba/España, España/Cuba. Historia común*, Crítica : Barcelona, p. 149.  
<sup>2</sup> « Oficio acompañando copia de la representación sobre la introducción de negros, y corroborándola con razones muy sólidas », in : *Obras de D. Francisco de Arango y Parreño*, La Habana : Dirección de Cultura, Ministerio de Educación, 1952, t. 1, p. 106-108.

préparation<sup>3</sup>. Il convenait, souligna-t-il sans craindre la contradiction, d'améliorer les conditions de vie dramatiques des esclaves<sup>4</sup>, en attendant qu'ils fussent remplacés par des Européens. Une progressive intégration ferait le reste.

L'évêque de La Havane, le libéral Juan José Díaz de Espada, dénonça dans son Informe sobre *Diezmos* (1808) le système de production régnant à Cuba, fondé sur la monoculture et le travail servile qui faisaient obstacle à la diversification de la production, à la prospérité agricole et à l'essor démographique<sup>5</sup>. Il fustigea l'esclavagisme dont les traitements inhumains anéantissaient les Noirs, contraints au célibat forcé<sup>6</sup>. La protestation du prélat envers le trafic négrier atteint une véhémence peu commune jusqu'alors : « Plus de bateaux vers l'Afrique, plus d'étrangers avec des noirs dans nos ports »<sup>7</sup>. Dans sa lettre pastorale du 20 avril 1826, il traita les négriers de « criminels » et de « trafiquants de sang humain »<sup>8</sup>.

Pour l'un de ses disciples les plus chers, le père Félix Varela<sup>9</sup>, il n'était pas sain que tous les secteurs de la production dépendent étroitement de la bonne volonté des « originaires d'Afrique » dont il serait impossible de réprimer plus longtemps la soif de liberté. Il fallait la leur accorder de façon progressive, sans porter préjudice aux intérêts des maîtres, grâce à un plan qu'il exposa aux Cortes en 1822.

José Antonio Saco, ancien élève de Varela, condamna la traite sans ambiguïté, cherchant à prouver que la culture de la canne et l'élaboration du sucre étaient accessibles à des Européens. Car la « profonde et stupide indolence » de l'esclave ne pouvait rivaliser avec les efforts de l'homme stimulé par l'intérêt personnel<sup>10</sup>. L'immigration blanche mettrait un terme à l'insécurité, puisque les esclaves ne pouvaient qu'être les « ennemis

<sup>3</sup> « Representación al Rey sobre la extinción del tráfico de negros y medios de mejorar la suerte de los esclavos coloniales », in : José Antonio Saco, *Historia de la esclavitud desde los tiempos más remotos hasta nuestros días*, t. V, La Habana : Editorial « Alfa », 1844, p. 529-536

<sup>4</sup> *Id.*, p. 534-535.

<sup>5</sup> Eduardo Torres Cuevas, *Obispo Espada. Ilustración, Reforma y Antiesclavismo. Selección, introducción y notas de [...]*, La Habana : Editorial de Ciencias Sociales, 1990, p. 106.

<sup>6</sup> *Id.*, p. 113.

<sup>7</sup> *Id.*, p. 118.

<sup>8</sup> *Id.*, p. 154.

<sup>9</sup> « Memoria que demuestra la necesidad de extinguir la esclavitud de los negros en la isla de Cuba, atendiendo a los intereses de sus propietarios, por el presbítero don Félix Varela, diputado a Cortes », in : J. A. Saco, *op. cit.*, p. 158-165. « Proyecto de decreto sobre la abolición de la esclavitud en la isla de Cuba y sobre los medios de evitar los daños que pueden ocasionarse a la población blanca y a la agricultura », in : J. A. Saco, *op. cit.*, p. 166-174.

<sup>10</sup> *Mi primera pregunta. ¿La abolición del comercio de esclavos africanos arruinará o atrasará la agricultura cubana ? Dedícala a los hacendados de la Isla de Cuba su compatriota José Antonio Saco*, Madrid : Imprenta de don Marcelino Calvo, 1832.

irréconciliables » des Blancs<sup>11</sup>. À la longue, la cessation du trafic clandestin entraînerait la fin de l'esclavage, et Cuba pourrait se comparer aux nations européennes.

Domingo del Monte partageait ces vues, et, même s'il se laissait attendrir par la condition des Noirs, il n'éprouvait que mépris pour l'esclave qui « avilit le travail corporel ». L'Européen se refusait à « se confondre avec la race esclave et maudite »<sup>12</sup> dont on ne pouvait attendre rien de bon : l'homme qui naît et grandit dans l'esclavage, quelle que soit sa race, ne peut être que « vil, stupide, immoral »<sup>13</sup>. Et l'immoralité atteint le maître, qui devient paresseux, sensuel et coléreux. En 1848, il affirma de nouveau sa conviction que Cuba ne pourrait connaître les progrès de la culture européenne si elle ne se séparait pas de « cette institution abominable » et de « cette race malheureuse »<sup>14</sup>. Somme toute, il fallait « désafricaniser » et « européeniser » l'île.

Bernardo O'Gavan, doyen de la cathédrale de La Havane, malgré son amitié pour l'évêque Díaz de Espada, se fit le porte-parole des propriétaires en Espagne. S'appuyant en particulier sur les coutumes des royaumes d'Abomey, de Ouidah et de Bénin, il mit en exergue la stupidité, la cruauté et la barbarie des Africains. L'histoire prouvait qu'« il n'a jamais existé un gouvernement plus tyrannique que celui de ces sauvages et qu'on n'a jamais violé plus atrocement les droits de l'homme que dans cette partie du monde ». L'esclavage dans les îles espagnoles était un moindre mal, dans la mesure où il permettait aux Noirs d'augmenter leurs forces physiques et morales. En outre, assura O'Gavan, la condition servile y représentait un progrès indéniable face à la situation des masses ouvrières et paysannes d'Europe dont la liberté se réduisait souvent à la faculté de mourir de faim. A Cuba, les esclaves bénéficiaient de l'attention de leurs maîtres, recevaient une éducation chrétienne et pouvaient même acquérir la liberté.

D'autres représentants de l'oligarchie cubaine, comme la comtesse Merlin, propagèrent cette idéologie, qui ne tarda pas à être reprise en Métropole. María de las Mercedes de Santa Cruz fut en effet pour beaucoup dans l'extension de la vision idyllique de l'esclave cubain, dont les conditions d'existence s'avéraient, à l'en croire, bien meilleures que celles des journaliers français. Certes, la traite était « un attentat contre le droit naturel », mais l'abolition de l'esclavage serait « une violation de la propriété » et ne ferait que pousser les Noirs à « égorger les blancs » avant de les précipiter dans la misère, car il

<sup>11</sup> « La supresión del tráfico de esclavos africanos en la isla de Cuba, examinada con relación a su agricultura y a su seguridad, por Don José Antonio Saco », Paris, 23 décembre 1844 ; in : *Colección de papeles científicos, históricos, políticos y de otros ramos sobre la isla de Cuba ya publicados, ya inéditos por Don José Antonio Saco*, Paris : D'Aubusson y Kugelmann, 1852, t. 2, p. 147.

<sup>12</sup> « Datos y consideraciones sobre el estado de la Iglesia, de la esclavitud y de la población blanca y de color en Cuba en 1838-39. — 3-Estado de la población blanca y de color de la isla de Cuba, en 1839 », *Escritos*, Introducción y notas de José A. Fernández de Castro, La Habana, 1929, t. 1, p. 144-149.

<sup>13</sup> « Informe sobre el estado actual de la Enseñanza Primaria en la Isla de Cuba en 1836, su costo y mejoras de que es susceptible », *Escritos, op. cit.*, t. 2, p. 44.

<sup>14</sup> *Escritos, op. cit.*, t. 1, p. 231.

ne pouvait y avoir « de quartier entre deux races incompatibles »<sup>15</sup>. De plus la comtesse créole se montrait sceptique quant au recours à l'immigration blanche, pour la bonne raison que les Européens ne voudraient en aucune manière se substituer aux esclaves.

#### LA PROPAGANDE ANTLABOLITIONNISTE EN MÉTROPOLE

Avant d'écrire *Cuestión importante sobre la esclavitud*, opuscule publié à Madrid en 1841<sup>16</sup>, Mariano Torrente séjourna à Cuba pendant huit ans. Député aux Cortes, il fit également paraître à Londres en 1853 un petit livre intitulé *Slavery in the island of Cuba*<sup>17</sup> où il développait les mêmes idées.

Si l'on croit l'auteur de ces deux ouvrages, les Noirs des îles espagnoles étaient des êtres quasiment angéliques qui, au paradis de l'esclavage, ne connaissaient rien des vices humains. Nul n'y mourait de faim et ne souffrait de dénuement ou de manque de soins. Rares étaient ceux qui adoptaient un comportement délictueux, car leur âme ignorait la passion et l'ambition. Le vice ne s'enracinait point dans leur cœur : un labeur modéré et constant ainsi que la présence d'une compagne, les éloignaient de toute idée maléfique<sup>18</sup>. En outre le droit de travailler pour leur propre compte leur facilitait l'accès à la liberté<sup>19</sup>. De la sorte, les esclaves « [nageaient] dans l'abondance »<sup>20</sup> : aucun n'eut embrassé « le parti de laisser la vie civilisée au profit de la vie sauvage »<sup>21</sup>.

En accord avec O'Gavan, Torrente assurait que l'esclavage était pour les Africains, un facteur de progrès qui leur permettait de s'extraire de la barbarie régnant dans les territoires des roitelets africains<sup>22</sup>. En échange, argument séculaire, on les instruisait dans

<sup>15</sup> Condesa Mercedes de Merlín, *Los esclavos en las colonias españolas*, Madrid : Alegria y Charlein, 1841. Ouvrage composé à partir d'une publication effectuée dans la *Revue des deux Mondes*.

<sup>16</sup> *Cuestión importante sobre la esclavitud por Don Mariano Torrente*, Madrid : Jordán e hijos, 1841.

<sup>17</sup> *Slavery in the Island of Cuba*, London : H. Baillert, 1853.

<sup>18</sup> « En dichas islas no perece un solo individuo de bambre, de desnudez, de falta de albergue, de escasez de medicinas, o de omisión del más prolijo cuidado en sus enfermedades. En ellos son mui raros los delitos, i mui rara vez sale de su inercia la mano del verdugo ; en ellos son mui poco conocidas las riñas i las mortíferas pependencias. Las pasiones de ánimo arrebatan mui pocas víctimas a las dulzuras de la vida ; sí, dulzuras que los negros esclavos disfrutan con más intensidad que los blancos, porque la ambición no les roe las entrañas ; porque los zelos no son un tormento que aliere sensiblemente su natural alegría ; porque los vicios no han podido arraigarse en su corazón ; porque un trabajo moderado i constante los distrae de toda idea maléfica ... ». *Cuestión importante ...*, op. cit., p. 10-11.

<sup>19</sup> *Id.*, *ibid.*, et p. 17.

<sup>20</sup> *Slavery ...*, op. cit., p. 24.

<sup>21</sup> *Cuestión importante ...*, op. cit., p. 14.

<sup>22</sup> « Las tribus africanas no han desistido de sus belicosos instintos, ni de sus hábitos rapaces y sanguinarios. El estado continuo de guerra, en que se hallan aquellos pueblos, gobernados por una larga serie de caciques independientes unos de otros, demasiado débiles para establecer un sólido dominio, aunque bastantes fuertes para despedazarse en sus desesperados combates, hace bajo este

les bienfaits de la religion chrétienne<sup>23</sup>. Comme O'Gavan et les représentants des propriétaires, il affirmait que la classe prolétaire européenne était « infiniment plus malheureuse que celle des esclaves des Antilles »<sup>24</sup>. De fait, l'esclavage éloignait les Noirs des vices, comme l'ivrognerie qui plongeait les familles de ses victimes dans la misère<sup>25</sup>. Dans *Slavery in the island of Cuba*, l'argumentation débouchait sur l'affirmation contondante que, pour odieux et répugnant qu'il fût, l'esclavage était préférable à la vie sauvage, d'autant qu'il assurait une vie « plus heureuse que celle de la plupart des prolétaires de la vieille Europe qui meurent par millions par manque des secours nécessaires, malheur qui n'atteint jamais les esclaves ... »<sup>26</sup>.

Les effets négatifs de l'abolition de la traite s'étendaient d'abord à l'Afrique, car, avec la disparition de ce dérivatif à la violence, le sang des prisonniers, « immolés par milliers de la façon la plus impitoyable », « coule à torrents »<sup>27</sup> ; puis aux îles à sucre, comme le prouvait la situation économique des îles anglaises<sup>28</sup>. À Cuba, comme à Haïti, elle pourrait bien entraîner « la destruction du pays, l'égoûtement des blancs, le stupre, la violence et l'intronisation de la barbarie africaine »<sup>29</sup>. Quant à la Métropole, ses intérêts souffriraient les conséquences de l'émancipation, avec une baisse terrible de la production et de la consommation dont les effets toucheraient tous les Espagnols<sup>30</sup>. La rupture serait d'autant plus dramatique que l'économie cubaine se trouvait en pleine expansion<sup>31</sup>.

Pour ce qui était de la motivation philanthropique, les abolitionnistes feraient mieux de l'appliquer à l'amélioration du sort des Noirs en Afrique. Qu'avaient-ils fait pour que :

« La civilisation pénètre parmi ces peuples barbares, déversant sur eux le plus grand des bénéfices, qui consisterait à les séparer de leur vie errante et sauvage, à les regrouper en société ; à humaniser leurs coutumes ; à leur inspirer de l'amour pour le travail ; à faire d'eux des pères de famille, à proscrire l'idolâtrie, et à faire que la paix remplace les guerres sanglantes auxquelles se trouvent mêlées ces tribus, où sans pitié on égorge réciproquement les prisonniers ? »<sup>32</sup>.

---

*punto de vista necesaria la extracción de sus prisioneros, porque a no tener esta salida lucrativa para los vencedores, serían degollados desapiadamente todos los vencidos ».* Ibid.

<sup>23</sup> *Slavery*..., p. 14.

<sup>24</sup> *Cuestión importante*..., p. 9.

<sup>25</sup> *Id.*, p. 12.

<sup>26</sup> *Op. cit.*, p. 20.

<sup>27</sup> *Ibid.*

<sup>28</sup> *Cuestión importante*..., p. 20.

<sup>29</sup> *Id.*, p. 24.

<sup>30</sup> *Id.*, p. 26.

<sup>31</sup> *Id.*, p. 28.

<sup>32</sup> *Id.*, p. 13. L'argument apparaît également dans *Slavery*..., p. 19.

Les maîtres ne pouvaient mieux traiter leurs esclaves, et le recours à l'immigration européenne relèverait du délire, car seuls les Noirs étaient capables de supporter le climat tropical<sup>33</sup>. Face aux pressions des abolitionnistes, la solution consisterait à remplacer l'esclavage par l'immigration libre des Noirs dès l'âge de huit ou dix ans, sous le contrôle de commissaires espagnols installés sur la côte africaine<sup>34</sup>. En fait, Torrente ne fit que prévoir un phénomène qui se concrétisa un siècle plus tard, non vers l'Amérique, mais vers la vieille Europe.

La véhémence de Lorenzo Calvo Mateo, marchand ayant longuement séjourné dans les îles, ne cédait en rien à celle de Torrente. Membre de la Chambre de Commerce de Madrid, il rédigea un rapport sur l'émancipation des Noirs à Cuba et Porto Rico, adressé en 1842 au régent Espartero. Elle ne manquerait pas d'y causer les mêmes effets qu'à la Jamaïque où les esclaves s'étaient livrés au

« Vice de la paresse, du vagabondage, du vol, du libertinage et du déchaînement des passions, conséquence immédiate de l'oisiveté et de l'aversion de cette race pour le travail »<sup>35</sup>.

L'auteur n'oublia pas l'inévitable référence aux « scènes de sang et d'horreur » que connut Haïti et que seule la force militaire anglaise épargna à la Jamaïque. Si l'Espagne venait à céder aux prétentions du cabinet britannique, « l'égorgeement des blancs, la violence et le stupre, seraient le premier fruit de [sa] fatale condescendance »<sup>36</sup>.

Suit une longue exposition des profonds dommages provoqués par une éventuelle émancipation, que nous n'exposerons pas ici, à la fin de laquelle Calvo Mateo demanda si le gouvernement était prêt à courir de tels risques, alors que, en terre espagnole, la vie des esclaves s'avérait plus heureuse que celle des Noirs libres ou des émancipés de la Jamaïque et même des prolétaires européens<sup>37</sup>. Enfin, il ne voyait pas pourquoi l'Espagne devrait émanciper les esclaves de ses îles avant que la France, le Portugal et les États-Unis ne le fissent dans leurs territoires<sup>38</sup>.

Autre péninsulaire connaissant bien Cuba, J. M. de Andueza publia ses notes de voyage en 1841, sous le titre de *Isla de Cuba pintoresca, histórica, política, literaria*,

<sup>33</sup> *Id.*, p. 50 et 48.

<sup>34</sup> *Slavery...*, p. 48. En réalité, Torrente s'inspirait d'un projet anglais pour la Jamaïque.

<sup>35</sup> « [...] *tan luego fueron libres [los esclavos] se apoderó de ellos el vicio de la haraganería, de la vagancia, del robo, del libertinaje y del desenfreno, como consecuencias inmediatas de la ociosidad y de la aversión de esta raza al trabajo* ».

*Informe de D. Lorenzo Calvo Mateo, vocal de la Junta de Comercio de Madrid, sobre emancipación de los negros esclavos de las islas de Cuba y Puerto Rico, presentado a S. A. el Regente del Reino por encargo de la Junta*, Madrid : Imp. Nacional, 1842.

<sup>36</sup> *Id.*, p. 11-12.

<sup>37</sup> *Id.*, p. 14-15, 18, 8, 21.

<sup>38</sup> *Id.*, p. 21.



*mercantil e industrial*<sup>39</sup>. L'auteur reprit la formule de la comtesse Merlin, tirée de son article dans la *Revue des deux Mondes*, origine du livre cité plus haut : « Rien de plus juste que l'abolition de la traite des nègres ; rien de plus injuste que l'émancipation des esclaves », et dénonça les véritables intentions de l'Angleterre qui, sous prétexte de philanthropie, ne cherchait qu'à saper la suprématie cubaine sur le marché du sucre afin de s'emparer du monopole, source immense de prospérité<sup>40</sup>.

Le réseau des saccharocrates s'étendait à toute l'Europe. D'où la publication à Madrid en 1842 d'un opuscule rédigé par un député du pays voisin, Adolphe Jollivet, et intitulé *De la filantropía inglesa*<sup>41</sup>.

Selon Jollivet, les hommes d'État anglais prévoyaient le transfert de la production sucrière de l'Amérique à l'Inde, d'où leur acharnement contre l'esclavage des Noirs. Cette hypocrisie était mise en évidence par l'acte du parlement du 28 août 1833 sur l'abolition de l'esclavage dans toute les colonies britanniques qui, dans la clause 64, faisait une exception pour l'Inde, Ceylan et Sainte-Hélène<sup>42</sup>. En réalité, poursuivit Jollivet, il se produisait dans l'Inde anglaise « un trafic mille fois plus odieux » que celui des Noirs vers l'Amérique, à savoir un trafic d'enfants « de toutes les couleurs et castes » évalué à plusieurs millions d'individus<sup>43</sup>. La condition des gens de cette colonie n'avait rien de commun avec celle des Noirs des îles espagnoles :

« Les esclaves en Inde sont traités avec dureté par leurs maîtres. Ils habitent en général dans de misérables huttes, à demi-nus et mal alimentés ; ils ont un aspect rachitique et leur grosseur hydropique contraste avec leurs jambes et leurs bras de squelettes [...]. Les esclaves en Inde sont complètement abandonnés dans leur vieillesse et au cours de leurs maladies. Les maîtres ne leur fournissent pas de médecins, et ainsi beaucoup meurent lors des épidémies. Ils travaillent tout le temps que leurs maîtres veulent depuis le matin jusqu'au soir, sans autre interruption que pour manger ; ils n'ont pas de jour de repos »<sup>44</sup>.

<sup>39</sup> *Isla de Cuba pintoresca, histórica, política, literaria, mercantil e industrial. Recuerdos, apuntes, impresiones de dos épocas por Don J. M. de Andúez, Madrid : Poix, editor, 1841.*

<sup>40</sup> « [...] si la España abandonase a los ingleses el monopolio de un artículo considerado ya como de primera necesidad, nuestra industria desaparecería de aquel rico, fértil país, convirtiéndose el monopolio en un manantial inmenso de prosperidad para Inglaterra que mira a la Isla de Cuba como la verdadera y aventajada rival de sus colonias, pues con los azúcares de la primera no pueden sostener comparación los escasos del Brasil ni los de New Orleans ». *Op. cit.*, p. 143-144.

<sup>41</sup> *De la filantropía inglesa*, Madrid, 1842, p. 9.

<sup>42</sup> *Id.*, p. 34.

<sup>43</sup> *Id.*, p. 25-26.

<sup>44</sup> « Los esclavos en la India son tratados con dureza por sus amos. Habitan en general en miserables chozas, medio desnudos y mal alimentados ; tienen un aspecto raquítico y su gordura hidrópica contrasta con sus piernas y brazos de esqueletos [...]. Los esclavos en la India están completamente abandonados en su vejez y sus enfermedades. Los amos no les proporcionan médicos, y así mueren



On voit le profit que pouvaient tirer les antiabolitionnistes d'une telle dénonciation. L'accusation d'hypocrisie dirigée contre la « perfide Albion » fut un argument de poids pour les grands propriétaires cubains qui ne se souciaient guère d'objectivité. Or c'était précisément la préoccupation d'un scientifique métropolitain, plus tourné vers l'avenir que vers le passé.

#### L'ANALYSE DE RAMÓN DE LA SAGRA

Directeur du jardin botanique de La Havane, Ramón de la Sagra étudia avec minutie la situation de l'île. En 1842 il publia à Paris son *Historia física, política y natural de la isla de Cuba*, où les références à l'esclavage, base de l'agriculture cubaine, occupent une grande partie de l'introduction<sup>45</sup>.

Dans un rapport adressé en 1834 à l'Intendant de l'armée, l'auteur s'était déjà élevé contre le système qui jetait les Noirs dans l'abrutissement et la dégradation, conditions nécessaires pour maintenir la paix et l'obéissance. À son avis, on privait ainsi l'agriculture « des éléments les plus essentiels de la prospérité que sont l'intelligence et l'application »<sup>46</sup>. Dans son *Historia* [...], le scientifique attaqua d'emblée la servitude, « non moins contraire aux lois de la nature qu'à celles de l'humanité »<sup>47</sup>. Non contente d'abrutir ses victimes, ajouta-t-il, elle poussait les Blancs à la dégradation morale<sup>48</sup>.

Cela dit, la race africaine n'était pas la plus indiquée pour mener à bien le développement économique de l'île. D'abord elle n'avait pas le même concept du travail que les « nations cultivées », car la nature très fertile de sa terre d'origine lui offrait d'abondantes productions. Le manque de stimulation était donc à l'origine d'une indolence que la contrainte esclavagiste ne réussissait point à vaincre entièrement. Il fallut ainsi accepter l'imperfection dans les tâches individuelles qu'on lui imposait, en essayant de la compenser par la « force humaine employée en masse ». La méthode de culture devait être la plus simple possible et, pour garantir la sécurité des domaines, on établit un code de principes absurdes qui se fondait sur la stupidité des travailleurs. On ne rechercha d'autre procédé que la force matérielle, d'où une routine préjudiciable et le manque de diversification dans la production. On se garda d'éduquer la main-d'œuvre, on n'introduisit ni machines ni instruments pour alléger ses charges, on ne substitua pas de principes rationnels à l'empirisme, et on n'essaya pas de prévoir l'appauvrissement des sols. Bref, on

---

*muchos en las epidemias. Trabajan todo el tiempo que sus amos quieren desde la mañana hasta la noche, sin más interrupción que para comer ; no tienen día de descanso ».*

<sup>45</sup> *Historia física, política y natural de la isla de Cuba*, Paris : Arthur Bertrand, 1842.

<sup>46</sup> « Informe particular dado al Exmo Sr. Intendente de ejército de la Habana en 10 de mayo de 1834 en el Expediente sobre repartimiento de tierras para el cultivo del tabaco », in : *Estudios coloniales con aplicación a la isla de Cuba. I-De los efectos de la supresión en el tráfico negrero*, Madrid, 1845, p. 15.

<sup>47</sup> *Op. cit.*, p. XIII.

<sup>48</sup> *Id.*, p. LXXV.

édifia l'agriculture coloniale « sur les bases absurdes de la force, de l'ignorance et de l'imprévision »<sup>49</sup>. Un tel système était incapable de résister à l'évolution internationale, et les propriétaires se refusaient à s'attaquer aux racines du mal, à savoir l'organisation du travail<sup>50</sup>.

R. de la Sagra ne croyait pas que l'Angleterre considérât l'abolition comme le meilleur moyen pour « détruire les Antilles » avant de « reconstruire ses forces et son pouvoir en Inde ». Pour autant elle ne verrait pas sans déplaisir le naufrage de la production sucrière des autres îles quand elle aurait expiré dans les siennes<sup>51</sup>. En tout état de cause, une rapide émancipation, sans aucune préparation, serait profondément préjudiciable pour Cuba<sup>52</sup>. D'ailleurs, l'auteur était loin de partager l'opinion négative des propriétaires quant aux Noirs. Leur origine et surtout leurs conditions de vie (« la contagion funeste des vices de la société où ils vivent ») expliquaient assurément « leur indolence, leur léthargie intellectuelle, l'empire des passions animales ». Néanmoins, on ne pouvait arguer de leur dépravation à partir de quelques cas lamentables, « provenant de l'ignorance et de l'exaspération momentanée ». Au contraire :

« On peut citer mille actions vertueuses où brillent la bonté de l'âme, l'affection désintéressée, l'amour filial, l'abnégation et la générosité. Le dépit, la jalousie, l'injustice, ont poussé quelques malheureuses victimes à commettre des actions brutales et sanguinaires ; d'autres fois, le désespoir et la vengeance ont mis la torche incendiaire dans des mains qui venaient de rompre leurs chaînes ; mais les cas de crimes prémédités, nés d'un froid calcul et d'une ambition ténébreuse, pourraient difficilement être cités »<sup>53</sup>.

Il y avait plus : étant donné son ignorance même, le Noir se trouvait « en meilleure position pour acquérir toutes les vertus sociales que de nombreuses classes de notre société aussi perverses qu'éclairées »<sup>54</sup>. Pour cette raison, l'auteur proposait une authentique régénération de la population noire des Antilles espagnoles qui consistait à « rehausser ses sentiments moraux ». On lui appliquerait des mesures destinées à favoriser son éducation par l'enseignement, à protéger les liens familiaux, à supprimer la

<sup>49</sup> *Op. cit.*, p. XXXI.

<sup>50</sup> *Id.*, p. XXXIV.

<sup>51</sup> *Id.*, p. LVI.

<sup>52</sup> *Id.*, p. XXXIV.

<sup>53</sup> « [...] pueden citarse mil acciones virtuosas donde brilla la bondad del alma, -la afección desinteresada, el amor filial, la abnegación y la generosidad. El despecho, los zelos, la injusticia, han impedido algunas infelices víctimas a cometer acciones brutales y sanguinarias ; otras veces, la desesperación y la venganza pusieron la tea incendiaria en manos que acababan de romper sus cadenas ; pero los casos de crímenes premeditados, bijos de un cálculo frío y de una ambición tenebrosa, dificilmente podrían ser citados ». *Id.*, p. XXXII.

<sup>54</sup> *Id.*

contrainte dans le travail en faveur de sa dimension sociale, à récompenser le goût pour le labeur et à prévoir l'entretien des Libres<sup>55</sup>. À n'en pas douter, cette attitude bienveillante envers les Noirs était un autre motif d'opposition avec Saco, même si le scientifique ne refusait pas toutes ses propositions<sup>56</sup>.

Il faudrait en effet réduire les frais de production en faisant appel à des travailleurs salariés et en utilisant pour la diversification des cultures le capital destiné à l'acquisition d'esclaves. Avec l'intégration sociale du Noir, l'augmentation de la consommation déclencherait celle de la production et du commerce<sup>57</sup>. Producteur salarié et consommateur, l'ancien esclave serait en définitive un important facteur de progrès pour l'économie des îles. Il est inutile d'insister sur le modernisme de cette vision que l'économiste compléta en 1845 : « L'île de Cuba [...] doit attendre de l'apparition du travail libre un immense développement pour son agriculture et son économie rurale ». Cette évolution exigerait cependant d'importants travaux de mise en valeur des terres et supposait également l'intervention de l'immigration européenne<sup>58</sup>.

En face de l'Africain, le différend entre réformateurs cubains et tenants de l'esclavagisme relevait à l'évidence davantage de l'économie que de l'éthique. Leurs divergences sur les moyens nécessaires au développement de l'île reposaient sur le même mépris de la « barbarie » de ces êtres arrachés à leur continent. Jugée par ceux-là comme un frein au développement, elle justifiait pour ceux-ci un asservissement bénéfique aux deux parties. Les propositions régénératrices, apparemment objectives, du scientifique Ramón de la Sagra n'étaient qu'un avatar de la même mentalité et auraient débouché sur un paternalisme qui fit d'ailleurs florès à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>55</sup> *Id.*, p. XXIX.

<sup>56</sup> Le différend entre Saco et La Sagra commença à propos du poète Heredia et s'étendit au domaine scientifique. Saco accusa La Sagra d'être un « incapable », un « ignorant » et un « charlatan », propos sur lesquels il revint en partie plus tard. Voir : *Colección de papeles científicos, históricos, políticos, y de otros ramos sobre la isla de Cuba*, op. cit., t. 1, p. 218-330.

<sup>57</sup> *Id.*, *ibid.*

<sup>58</sup> *Estudios coloniales con aplicación a la isla de Cuba*, op. cit., p. 85.